

**John Burbidge. *On Hegel's Logic. Fragments of a commentary.*
Atlantic Highlands, N.J.: Humanities Press, 1981, 280 p.**

Roger Lambert

Volume 10, Number 1, avril 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/203220ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/203220ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lambert, R. (1983). Review of [John Burbidge. *On Hegel's Logic. Fragments of a commentary.* Atlantic Highlands, N.J.: Humanities Press, 1981, 280 p.] *Philosophiques*, 10(1), 180–182. <https://doi.org/10.7202/203220ar>

John BURBIDGE. *On Hegel's Logic. Fragments of a commentary*. Atlantic Highlands, N.J. : Humanities Press, 1981, 280 p.

par Roger Lambert

Face aux jugements sévères, formulés par certains interprètes anglophones, sur la rigueur de la *Logique* de Hegel, John Burbidge se propose de vérifier le bien-fondé de ces critiques. Dans ce dessein il entreprend l'analyse de la nécessité inhérente à la méthode dialectique employée par Hegel pour rendre compte de l'enchaînement des étapes du processus de la pensée pure.

Guidé par l'exposé psychologique sur la genèse et le développement de la connaissance, tel que livré par Hegel dans son *Encyclopédie*, l'auteur de cet essai situe d'abord la pensée par rapport au mouvement d'ensemble d'où elle émerge et dont l'intuition, l'imagination et la mémoire constituent les principaux moments. Mais lorsque l'intelligence réfléchit sur ce mouvement, elle se reconnaît elle-même et ainsi se révèle comme pensée. Il s'agit là d'un retour sur soi-même qui suggère un rapprochement avec la conscience de soi dont traite la *Phénoménologie de l'Esprit*. Toutefois la pensée ne s'arrête pas là, elle se purifie de tout le contingent accumulé ; et ce, grâce à un travail d'analyse par lequel elle dégage le nécessaire de tout ce qui lui est étranger. Par la suite, elle se déroule, pour ainsi dire selon la pureté qu'elle a ainsi acquise, en ses moments distinctifs, la conception, le jugement et l'inférence.

Cependant, comme le mouvement de la pensée s'effectue par le langage, ce dernier, chargé de toute une gangue sensible, devra lui aussi passer par le creuset de l'analyse, de manière à ne signifier que le nécessaire, soit les diverses catégories de la *Logique*. Quant à ces dernières, une fois réduites à leur sens propre, la pensée les réfère les unes aux autres, les enchaîne et les ordonne en un tout logique complexe. Pour ce faire, la pensée s'explique en une série d'opérations qui se condensent dans des objets, les catégories ; et c'est précisément de ce procès que Burbidge explore la nécessité. Aussi son

examen porte-t-il sur les trois parties de la *Logique*, soit la pensée et l'être, la réflexion et l'essence, la compréhension et le concept.

Au terme de son étude sur l'être, à partir d'une analyse de la méthode même suivie par Hegel, il conclut que l'unité du développement, et par suite sa nécessité, ne provient pas d'une liaison intrinsèque aux objets, qui ne sont que le condensé d'un complexe d'opérations, mais du mouvement de la pensée même. Du côté des objets il n'y aurait que contingence.

Fort de cette constatation, Burbidge oriente ses recherches vers l'essence. Celle-ci n'est rien d'autre que la réflexion de la pensée sur elle-même. En vertu de la méthode dialectique, la pensée se saisit d'abord comme l'autre de l'être, la négation, puis elle explicite ses propres déterminations, et enfin elle se révèle à elle-même comme relative à l'être. Mais son étonnement ne s'arrête pas là ; à travers les catégories de causalité et d'action réciproque, elle se retrouve identifiée à l'être dans le concept ou la notion.

Par la logique même de son développement, le procès dialectique conduit à l'identification de l'être et de la pensée. Dès lors l'unité du procès de l'être, si elle est produite par le mouvement de la pensée, ne vient pas de quelque chose d'extérieur, puisque l'être est identique à la pensée.

Mais s'ensuit-il que le procès de la pensée soit nécessaire ? Oui, à la condition que la pensée, désormais identique à l'être, rende compte de la nécessité de son autodétermination. Et cela, selon Burbidge, est précisément l'enjeu de la phase terminale de la logique de Hegel.

« In the doctrine of comprehending, then, the comprehensive dynamic of thought becomes explicit ; it includes the activity of conceiving, the legitimate types of judgment, and the valid forms of inference. We have here, what corresponds to a philosophy of logic ».

Burbidge reconnaît trois sortes de nécessité. La première s'exprime dans le principe de contradiction classique : ce qui est ne peut pas en même temps et sous le même rapport ne pas être. La seconde est conditionnelle : si telle condition est posée, il s'ensuit nécessairement que . . . La troisième est absolue : elle repose sur l'absence de contradictions internes : est nécessaire à un procès ce qui répond à ses propres conditions, par référence à lui-même et non à quelque chose d'extérieur.

Le traité sur la doctrine de l'être rencontre les exigences de la première nécessité ; celui qui porte sur l'essence, celles de la seconde. Quant à la partie sur le concept, non seulement pose-t-elle les conditions de la logique du système, mais encore elle intègre les autres parties à titre de moments d'une totalité et par le fait même les assujettit à son propre dynamisme, les fait participer à sa nécessité absolue. La logique de Hegel s'appuie sur la présence de la totalité tout au long du procès, selon un mode implicite au point de départ et explicite au terme. Dans l'être comme universel indifférencié, le tout se manifeste sous la forme d'une tendance, dans l'essence, à titre de condition et de fondement, et dans l'idée absolue, comme universel concret. C'est la totalité qui rend compte de la nécessité absolue du procès.

Ainsi, les critiques mentionnées au début du livre portent-elles à faux ; en effet, elles s'appuient sur des critères externes et non internes au système de Hegel.

Toutefois, « la nécessité de la logique de Hegel demeure une nécessité contingente », dans la mesure où elle se replie sur elle-même et ne débouche pas sur une compréhension du monde, bien que Hegel ait eu cette prétention. Pour ce dernier, « la logique objective remplace l'ancienne métaphysique ».

Pourtant surgit ici une difficulté quasi insurmontable : quelle sorte de lien peut-on poser entre la dynamique purement interne de l'intelligence et le monde extérieur de la nature et de l'histoire humaine ?

La *Phénoménologie de l'esprit* fournit-elle une réponse à cette question ? Dans cette œuvre où Hegel expose le développement de la conscience à partir de ses premiers balbutiements jusqu'au savoir absolu à travers l'histoire de la pensée et de l'esprit du monde, il montre comment l'évolution de la conscience est intimement mêlée à la vie concrète de l'homme, où le savoir et le vouloir revêtent différentes figures. Cependant si cet ouvrage permet de dégager le mouvement propre à la pensée malgré la gangue qui l'entoure, il n'en reste pas moins qu'il ne livre guère le secret du passage du procès logique de pensée au procès réel.

Dans l'*Encyclopédie*, Hegel tente d'établir une continuité entre la dialectique de la pensée et la position de la nature. Cette dernière s'effectuerait par un acte de décision qui consisterait dans une opération où la pensée se dissoudrait et déclencherait ainsi le mouvement dialectique de la nature.

En somme, selon l'auteur de l'essai dont on vient de parcourir les grandes lignes, pour nous, la *Logique* de Hegel est une construction originale d'un individu, un schématisme formel qui tente d'encadrer un contenu qui lui est étranger. Mais après tout « n'y a-t-il qu'une seule vraie et scientifique logique ».

Département de philosophie
Université du Québec à Montréal